

PARTIE FRANÇAISE.

UNE BIBLIOTHEQUE NATIONALE.

Les journaux nous apprenent que M. Élozébert Roy, du ministère des travaux publics, à Ottawa, a entrepris de publier, sous le titre de *Bibliothèque Nationale*, une édition populaire des œuvres de nos écrivains Canadiens-français, telles que nouvelles, contes, légendes, poésies, études sur notre littérature, sur la philosophie, etc. Nous saluons avec joie ce projet patriotique qui, nous l'espérons, sera mis sous peu à exécution, car il contribuera beaucoup à faire connaître nos écrivains à notre propre peuple, et à fermer la bouche à bien de nos détracteurs en leur montrant qu'il y a eu parmi nous des tentatives incessantes de se signaler dans le domaine des lettres, tentatives qui sont la preuve d'une grande activité intellectuelle et d'un culte servent voué à la science et à la littérature.

Pour apprécier à leur juste valeur toute l'étendue et la portée de la louable entreprise de M. Roy, jetons un coup d'œil, comme à vol d'oiseau, sur l'histoire de notre littérature.

Lorsque

"Un roi sans cœur, jouet d'une femme lubrique,
Pour défendre la France et sauver l'Amérique,
N'avait même pas su, le lâche libertin,
Dépêcher vers nos bords le trainard du destin,"

et que l'on vit le drapeau français retraverser les mers, ne pouvait-on pas croire qu'il remportait dans ses plis ensanglantés les restes du dépôt sacré que la France avait confié à la garde de quelques braves au Canada? Qui aurait pu prévoir alors qu'un jour la nationalité française serait représentée en Amérique par plus de deux millions d'âmes, et qu'un rameau fécond de cet arbre majestueux de la littérature française fleurirait sur les bords fertiles du St. Laurent? C'est pourtant ce que l'on peut contempler de nos jours; mais au prix de quelles luttes, de quels efforts, sommes-nous ce que nous sommes, c'est ce que l'histoire ne saurait dire.

Si donc nous considérons toutes les difficultés qui ont entouré les origines et les premiers temps de la colonie française au Canada, notre séparation de la mère patrie, la nécessité pour nos hommes instruits d'apprendre et de parler deux langues, on comprendra que la littérature ait eu chez nous une longue enfance et que même elle ne se soit pas encore dépoüllée de tous ses langes. Nos ancêtres, occupés constamment à défendre leur existence matérielle menacée par mille dangers, savaient mieux manier l'épée que la plume. Aussi les premiers journaux et les premiers recueils périodiques, qui étaient alors les seuls véhicules des productions littéraires, ne contenaient que bien peu d'œuvres originales. Mais au milieu des souffrances, des misères, des luttes politiques et des guerres, nos pères ne perdaient pas leur caractère spirituel et enthousiaste. Ils aimaient la poésie et ils chantaient. Les quelques pages qu'ils nous ont laissées se sentent de la nature sublime et sauvage qui les entourait. Bientôt le journal ne suffit plus à répandre les produits de la plume de nos hommes instruits; il fallut avoir recours au livre, qui fut d'abord, soit un livre de prières, soit un livre d'école, soit un livre de loi. L'aisance et le bien-être devenant le partage d'une plus large portion de la population, l'instruction s'étant améliorée et vulgarisée, le goût des lettres et le désir d'écrire devinrent plus répandus et plus prononcés. Les écrits purement littéraires devinrent plus nombreux. La poésie ouvrit ses ailes au souffle inspirateur de la religion et du patriotisme et elle s'élança

d'un vol plus assuré et plus hardi vers des régions plus élevées. Une ère nouvelle brilla pour notre littérature à la fondation du *Répertoire National*. C'est la première tentative que l'on ait faite dans le but de fixer les travaux de nos hommes instruits et de donner plus de corps, plus de consistance à notre littérature. Ce Répertoire contient plusieurs œuvres d'une valeur réelle qui se sentent du début de notre littérature, mais qui ne laissent pas que de nous faire concevoir les plus belles espérances pour un avenir rapproché. Si nous passons de l'apparition du Répertoire national à la création des *Soirées Canadiennes*, qui eut lieu en 1861, nous sentons qu'il y a progrès et que nous sommes arrivés à une époque importante de notre littérature. Cette publication est, à vrai dire, le premier recueil sérieux de notre littérature. Le style s'était formé, épuré; la pensée avait pris de l'envergure et planait dans de plus hautes régions. Ces deux recueils avaient atteint leur but: l'élan était donné, il ne s'agissait plus que de le continuer et de le seconder. C'est ce que l'on fit. Le goût littéraire se purifia, les esprits se sentirent épris d'émulation et du désir de produire. Aussi vit-on paraître, à la gloire de notre Parnasse, de nobles représentants dans presque tous les genres littéraires. C'est alors qu'on vit s'élever à l'horizon de notre monde intellectuel Crémazie, ce génie qui devait donner à notre poésie un éclat si brillant. Crémazie est le premier de nos poètes vraiment animés du feu sacré de l'inspiration. Sa poésie est remplie d'élan passionné qui nous entraînent dans les sphères élevées où plane l'esprit du poète. Son style revêt sa pensée des couleurs les plus vives et les plus nuancées. Sous son pinceau tout se transforme et s'anime. Mais l'éclat de la forme ne nuit pas à la clarté du fond. La pensée du poète est limpide, son vers est naturel et coule de source. Crémazie épancha son cœur patriotique dans plusieurs pièces de vers qui sont autant de chefs-d'œuvre. Il suffit d'avoir un poète tel qui lui pour montrer que le Canada possède des enfants qui sont aussi sensibles aux beautés de leur pays que le fut Châteaubriand quand il promenait son génie souffrant sur notre terre hospitalière.

A la suite de Crémazie apparut toute une pléiade de jeunes poètes parmi lesquels M. Fréchette brillait d'un éclat qui devait jeter dans l'ombre tous ses devanciers et attirer sur sa patrie les regards approbateurs de la France.

Ce n'est pas dans une rapide esquisse de notre littérature que nous voudrions entreprendre de décrire le talent de M. Fréchette. Qu'il suffise ici de le présenter le front ceint d'une couronne que lui décerna l'Académie française. MM. Lemay, Benjamin Sulte, Chapman, Poisson, Isidore Evanturel et plusieurs autres jeunes poètes de talent et d'avenir émaillent nos journaux et nos revues de pièces fugitives, et quelques-uns d'entre eux nous ont donné leurs recueils.

Si de la poésie nous passons au roman nous rencontrons aussi en ce genre de nobles représentants. Les premiers furent MM. de Gaspé, Joseph Doutre et P. J. O. Chauveau. Depuis leurs essais, qui furent fort goûtés, les romans sont devenus nombreux. Citons les ouvrages de l'Abbé Casgrain, si riches en couleurs, si purs dans le style, si élégants dans l'expression.

C'est dans *Les Légendes* que l'Abbé Casgrain déploie tout son talent comme écrivain. Cet ouvrage est écrit dans un style fort poétique. Les phrases sont longues et nombreuses; elles bercent dans leur cours harmonieux